

Vagabondages

Revue de poésie N° 15 1979 18F

París

**Armand
Lanoux**

Numéro spé

Vagabondages

N° 15 SPECIAL — 1979

Paris-Poète

Paris-poète

Association Loi 1901

Secrétaire générale :

Anne Gallimard

Attachée de presse :

Ariane Fasquelle

Réalisation :

Atelier Marcel Jullian

Direction artistique :

Atelier Pascal Vercken

Ont collaboré

Gabrielle Althen

Antoine Audouard

Alain Bosquet

Gilles Gallimard

Belhassen Hadfi

Armand Lanoux

Denise Le Dantec

Francine de Martinoir

Jean-Michel Maulpoix

Bernard Péronnet

Isabelle Seguin

Nadine Springora

Josy Vercken

*Avec le patronage
de la ville de Paris*

Vagabondages

3, rue Séguier 75006 Paris

634.15.16

Abonnement

10 numéros par an, 165 F

Si, malgré nos efforts, nous n'avons pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droits des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.

© 1979, Atelier Marcel Jullian/ISSN 0153-9620

Vagabondages

Il convient de marquer d'une pierre blanche ce numéro spécial sur Paris. D'abord, parce qu'il constitue, à tous égards, un événement. Il inaugure la deuxième année d'existence de Vagabondages et il est consacré à la ville qui, la première, a cru en l'avenir de la Revue et lui a accordé son patronage.

Poètes et édiles n'ont pas toujours les mêmes préoccupations et, bien souvent, ils évitent même de se rencontrer. Les premiers ont la liberté aux lèvres, les seconds à l'esprit la responsabilité de la cité. Nous venons, au long de ces quinze numéros, de témoigner qu'ils peuvent, les uns et les autres, sans nulle entrave, sans la moindre limitation, fréquenter les mêmes avenues.

Si la musique adoucit les mœurs, la poésie abolit les différences. N'est-elle pas capitale dans les Lettres comme Paris l'est dans la Nation?

M. J.

Vagabondages

N° 15 spécial

Armand Lanoux *page 7*

Poème au pluriel *page 25*

Alain Bosquet *page 169*

Nouvelles
de la poésie *page 175*

Index *page 183*

Editorial
Armand
Lanoux

de l'Académie Goncourt

L'inconnue de la Seine

Certaines nuits vitrifiées d'hiver, quand le soleil s'est couché tout rouge dans le cran de mire de l'Arc de Triomphe, désormais irrémédiablement mordu par une des tours de la Défense, quand les citadins emmitouflés ont abandonné les statues frileuses, aux Tuileries les Maillol, place de la Concorde les huit dames solennelles qui, assises, représentent le tribunal des grandes villes-sœurs, quand la Tour Montparnasse étincelle de ses miroirs qui démodent la Tour Eiffel-Citroën et que Fantomas, son coup fait, file vers la Cité du Démon, 49, avenue Montaigne, je veux dire allée des Veuves, bref le Cours-la-Reine, alors le Mahulot de Paris, collant son oreille de cuir rouge aux pierres de la Bastille qui pavent la place, entend le mouvement millénaire de la métropole qui tournoie sur elle-même, tire sur ses racines, se retourne comme une géante dont la Seine ébauche les formes, secoue ses ponts et ses palais. Le sauvage de Paris sait bien que cette rumeur-là n'est pas celle du métropolitain ou du RER, orgueilleux de leurs mosaïques

culturelles, ni celle des égouts hugoliens ni même celle des catacombes où dorment les dieux engloutis, mais seulement celle de la poésie.

Le Mahulot ou le Mohican de Paris s'appelle Baudelaire, Rutebeuf ou Apollinaire (il a encore bien d'autres noms). Les « vagabondages » que voici ne font que recouper ses pistes foulées par les mocassins de Villon, de Restif de la Bretonne ou de Robert Desnos, bons compagnons de la Maubert, du Passage Vérot-Dodat ou du Pont-au-change.

Ici, comme dans toute sauvagerie urbaine, la poésie est d'abord topographique. Les lieux se nomment. Elle épouse les sinuosités des rues, non sans inquiétude. La poésie est toujours inquiétante. C'est ce que Kafka, probablement traduit ce jour-là par Alexandre Vialatte, ressentait en bon rat de Prague : *Les rues de Paris ont, n'est-ce pas? des bifurcations soudaines, elles sont pleines d'inquiétude, n'est-ce pas? Oh! ce double « n'est-ce pas? »*

C'est naturellement que la poésie de Paris est *piétonnière* comme on dit depuis quelques années. L'adjectif contesté est un bel hommage aux marcheurs de la capitale, menés par cet émir gras de Léon-Paul Fargue qui savourait les plaques d'émail comme les enseignes des troquets qu'on lit à l'envers, mystérieuses écritures oubliées quand on est au chaud devant un comptoir d'étain, appelé paradoxalement zinc, mais certifié conforme par la signature du patron, en anglaise moulée :

Chez Victor.

Cela se passe rue Croulebarbe, rue des Vertus, ou rue des Vieilles-Étuves et l'accordéon, relayé par l'électronique, vous envoie *le Dénicheur* dans les ostendes — je veux dire les pavillons. L'enseigne est toujours à *l'As de cœur*.

La poésie de Paris est noctambule et si Léon-Paul finissait par héler un taxi, de préférence un G7, aujourd'hui introuvable, c'est parce que ses jambes le trahissaient. La nuit, le pavé, le pont sont les éléments premiers de cette ville à fantômes et ils ont le mérite de se moquer des siècles. La nuit, tous les ponts sont gris. L'essentiel est, si l'on compte encore ses pieds — ce qu'on ne fait plus guère à part Aragon —, de ne pas compter ses pas.

Sœur de la nuit, la poésie est aussi inséparable du peuple, de ses plaisirs, de ses colères et de son langage qu'il faut entendre avec la sensibilité du Comanche distinguant l'espèce de la chouette à son ululement. Bien sûr, il y a Bruant, qui n'est pas si mal et chante en costaud de la Butte, mais des mélodies plus sournoises vont loin dans les arcanes du langage... Voici deux vers qui témoignent d'une certaine préciosité argotique :

*Les clignotantes dans la sorgue
en attendant font leur tapin.*

J'imagine la difficulté de traduction à l'usage d'un Américain à Paris ou même de Monsieur K., de Prague. Certes, il ne faudra pas

longtemps pour leur dire que le second vers est sans secret, mais comment faire partager la transparence nervalienne du premier? Dans tous les dictionnaires d'argot, *la sorgue*, c'est la nuit. Passons aux *clignotantes* : les filles publiques piègent le client dans leurs bas résilés, avec d'ailleurs des prodiges de mise en scène. Ce jeu se joue toutes les sorgues, des deux côtés du Sébastopol (le côté Halles, c'est Saint-Denis et le côté Beaubourg, Saint-Martin, tous deux grands patrons des filles sans tête — Denis a perdu la sienne à Montmartre — et sans manteau, car Martin a donné la moitié du sien). Dans la sorgue donc, ces prêtresses de Maya *clignent* en bottes de cuir qui valent les yeux de la tête. Villon les reconnaîtrait comme Nerval, aux mêmes passages, et les appellerait par leur surnom, Marion l'Idole, la Lingère du Palais, la Belle Bouchière, Arlette la Chèvre... Les deux vers sont de Robert Desnos. Leur musique résiste à l'explication de texte et demeure impénétrable.

Ce jour-là, Robert Desnos sortait sans doute du *Bar Elie*, rue Bayard, où il avait dîné avec un autre enchanteur des ondes, Paul Gilson, dit le Grand Paul dans le milieu d'Orphée, qui venait, lui, de griffonner sur la nappe des cochers :

*Mémoire promeneuse en deuil
l'enfant plus fourré qu'écureuil
s'était fait un chapeau de feuilles
de saules du bosquet d'Auteuil
et les ombres de la mare*

Editorial

*mêlaient dans un air d'adieu
les deux paillettes de ses yeux
au vol plané des fanfares.*

Robert avait nettoyé ses hublots brouillés et il était parti d'un pas allègre, car il avait un rendez-vous. Il passa devant le bûcher encore rougeoyant des duchesses brûlées du *Bazar de la Charité*, le 4 mai 1897, pour retrouver Fantomas place de la Concorde et écrire sa complainte qui joue justement dans ces registres-là, entre l'argot et le français le plus exquis. Ensuite, il traverserait la Seine par le pont d'Aragon :

*C'est un pont que je vois si je clos mes paupières
La Seine y tourne avec ses tragiques totons
O noyés dans ses bras nouveaux comment dort-on
C'est un pont qui s'en va dans ses loges de pierre
Des repos arrondis en forment les festons*

Il m'est facile d'imaginer cette rencontre du poète surréaliste et de l'amant de Lady Beltham, je l'ai vécue vingt ans plus tard. Je vis sortir un petit homme d'une si belle décapotable rouge que je le pris pour le Diable. C'était bien Marcel Allain, un des deux auteurs de *Fantomas*. Je lui chantai un couplet de la complainte, sur la musique de Kurt Weill :

*Un beau jour, des fontaines
Soudain chantèr'nt à Paris.
Le monde était surpris
Ignorant que ces sirènes*

*De la Concorde enfermaient
Un roi captif qui pleurait.*

Marcel Allain ne connaissait ni la *Complainte* ni *Desnos*. Jamais entendu parler de ! La poésie et le feuilleton ne se fréquentent que fortuitement. Pourtant, ce musical frémissement du vers, tous les poètes l'ont ressenti, même les plus inattendus et depuis toujours. Même ceux qui ont donné tant de cauchemars aux potaches ! Boileau est soudain en verve, Racine parle de Paris voué aux filles de Mémoire, c'est-à-dire aux Muses, Voltaire se met en rogne, parce qu'un filou lui a coupé la bourse, à la foire Saint-Germain, Corneille jeune voit dans la ville qui l'entoure un pays de roman et roucoule comme un pigeon. Je dis bien Corneille, marquise, celui qui séduisit Brassens et qui n'a pas grand-chose de commun avec l'auteur de *Cinna* :

*Que le Dieu de la Seine a d'amour pour Paris !
Dès qu'il en peut baiser les rivages chéris,
De ses flots suspendus la descente plus douce
Laisse douter aux yeux s'il avance ou rebrousse*

Joli comme le bal du duc de Joyeuse ! Mais ce sont toujours l'eau et les ponts, et toujours la Belle Endormie, l'Inconnue de la Seine, qui les inspire : *L'amour s'en va comme cette eau courante...*

*Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse*

Editorial

Les siècles ont passé, Boileau a sévi, Vaugelas est allé au Port-au-Foin écouter les débardeurs parler le nouveau français, celui qu'illustrera Vadé, la Révolution, l'Empire et le romantisme ont bousculé le vocabulaire, la syntaxe et la prosodie ont éclaté, mais la chanson et la mélancolie passent le temps comme « cette eau courante », entre révolte et résignation, héraclitéenne, si le père de Zazie en rudoie les formes :

*si tu t'imagines
fillette fillette
si tu t'imagines
xa va xa va xa
va durer toujours
la saison des za
la saison des za
saison des amours
ce que tu te goures
fillette fillette*

Au temps où Juliette Gréco, nez première manière, jouait au naturel les Inconnues de la Seine pour les tribus du Tabou, Raymond Queneau reprend le thème de Ronsard et de Baudelaire avec l'insolence d'un imparfait du subjonctif bien placé dans l'aloyau :

*Le Paris que vous aimâtes
n'est pas celui que nous aimons
et nous nous dirigeons sans hâte
vers celui que nous oublierons*

Même sans hâte, l'auteur de *Loin de Rueil* y est déjà... Exit Queneau, reste Zazie.

Baudelaire qui regardait :

*L'aurore grelottante à robe rose et verte
S'avancer lentement sur la Seine déserte*

n'avait rien ressenti d'autre, malgré la mulâtresse et les cheveux teints en vert quand il écrivit l'inoubliable quatrain :

*Paris change! mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé! palais neuf, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.*

Évidemment, un rien d'inattention, un court voyage et revenant d'Orly ou de Rome, vous recevez un Manhattan de plus dans la figure ! Les tours ! Les trous ! Les premières semblent en défaveur mais les seconds ont mangé le Paris de Zola à belles dents ! Beaubourg, la porte de Bagnolet et ses Mercuriales, le quartier d'Italie, Maine-Montparnasse, la Défense, les voilà, verre et ciment, les palais neufs, les échafaudages et les blocs baudelairiens ! La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel. Mais la mélancolie des vivants demeure.

A Paris, les poètes ne ressemblent pas à des poètes, depuis Breton, le dernier barde. Ils ressemblent à n'importe qui. On ne se méfie pas d'eux. Mais ils bandent furtivement leur

arc et ils font mouche à chaque flèche. Je rencontre parfois Victor Hugo, Jean Follain et Francis Blanche chez Jean-Edern Hallier, place des Vosges. Le triangulaire Cocteau retrouve Colette la triangulaire rue de Beaujolais. Ils tirent en même temps. C'est le 1^{er} janvier 1950.

Colette écrit : *Le jardin du Palais Royal dort. Un seul pigeon, bleu comme un orage d'Ouest, se tient en boule sur la pelouse brûlée de froid.* Cocteau répond : *Parfois, lorsque je rentre au Palais Royal nocturne, sorte de ville chinoise prise entre des murailles qui penchent sous la lune, je m'émerveille de cette place où la Comédie-Française allume ses lustres derrière les vitres, où les globes des lampadaires ressemblent au muguet, autour des bassins. Un beau doublé ; les images tombent comme des colombes poignardées.*

Je me souviens d'une autre rencontre avec Cocteau, à l'exposition de 1937, au pavillon italien. Avec Pierre Lagarde nous étions assis à une table sous un cheval de marbre. Il plut. Bientôt, le cheval goutta, très anatomiquement. Le clown blanc éclata de rire, devant ce spectacle : « Voilà le cheval de Chirico qui compisse Paris ! » Le cheval est toujours là, au bord du quai, mais il n'y a plus de Chirico, ni de Cocteau ! Quel scandale !

Dans ce ballet de l'Inconnue de la Seine, l'Aragon du quai de Béthune rend la politesse à Francis Carco, Maurice Fombeure, garde-champêtre honoraire du village de Saint-Germain-des-Prés, se complaît entre le Marais de Nicolas Flamel et de Sainte-Opportune